

**Compte rendu concert. Paris,
Philharmonie de Paris, le 2
septembre 2016. Wolfgang
Amadeus Mozart : Concerto
pour piano n° 24 ; Anton
Bruckner : Symphonie n°4 «
Romantique » ; Staatskapelle
Berlin ; Direction : Daniel
Barenboim piano et direction.**



Le public a répondu nombreux, avec une salle pleine, à l'ouverture de la saison symphonique de la Philharmonie de Paris. La direction artistique ambitieuse et l'excellence des interprètes choisis permet d'oser des cycles encore impensables il y a peu. Nous avons donc pu assister au premier concert proposé par la Staatskapelle Berlin et son chef « à vie », Daniel Barenboim dans le cadre du cycle de l'intégrale des Symphonies de Bruckner dont on peut dire que l'oeuvre symphonique n'encombre pas

les programmes de France ou de Navarre. Chaque symphonie est associée à un Concerto pour piano de Mozart. Lors de la lecture de ce programme, un petit sourire m'a fait tressaillir. N'y avait-il pas le risque entre délicatesse

mozartienne et énormité brucknérienne, de penser à un éléphant dans un magasin de porcelaine ? Ou convoquer les images si troublantes de Fantasia de Walt Disney qui fait danser des éléphants en tutu et pointes ? Comment passer d'un univers à l'autre sans soucis ?

Daniel Barenboim à la Philharmonie de Paris Tout paraît simple entre géants

Il convient juste de faire confiance. Tant à chaque compositeur qu'aux interprètes d'exception et tout particulièrement à Daniel Barenboim. Cet enfant prodige qui a donné ses premiers concerts publics à dix ans, jouait les concertos de Mozart. C'est encore en observant Edwin Fischer jouer ses concertos en dirigeant l'orchestre que son désir de chef d'orchestre est né. Plus que l'intégrale des sonates de Mozart, c'est sa patiente intégrale des concertos de Mozart qu'il joue et dirige avec l'English Chamber Orchestra qui reste un bijou incomparable à nos oreilles. La logique de cette vie dédiée à la musique comme soliste, chambriste ou chef symphonique, comme d'opéra est donc évidente dans cette série de concerts. Bonheur à suivre : l'intégrale des symphonies de Bruckner s'étendra sur la saison 2016-2017.

Ce soir le Concerto n°24 de Mozart en cette rare tonalité de do mineur a bénéficié d'une interprétation sombre et passionnée très loin de tout style galant. L'osmose entre chef et orchestre a été totale, créant des phrasés, des nuances et

des couleurs d'une délicate musicalité. Daniel Barenboim, avec **Murray Perahia** reste le plus extraordinaire pianiste capable de diriger du piano de si belles oeuvres. Le jeu reste impérial et facile, comme évident dans une virtuosité délicatement assumée. Avec un piano plutôt chambriste et un orchestre tout à l'écoute, d'une beauté de chaque instant ; il paraissait donc tout naturel de voir ce dernier s'étoffer pour la deuxième partie du programme.

La Symphonie n°4 de Bruckner est la seule à posséder un titre : « Romantique ». C'est peut être une des raisons de son succès dans les programmations symphoniques. Dès le début du frémissement subtil des cordes et le chant du cor solo, la magie a opéré. Cette oeuvre si complexe et longue nous a entraîné dans un voyage à la fois dans la nature, le temps, l'espace, l'absolu du ciel. Daniel Barenboim dirige par cœur et semble déguster chaque moment musical. Il a enregistré pas moins de trois versions intégrales des symphonies de Bruckner. Avec les Berliner Philharmoniker, le Symphonique de Boston, la Staatskapelle Berlin .

La manière dont la direction de Barenboim déroule une sorte de dramaturgie évidente, semble emporter les musiciens et le public à voir large et grand. Regard intérieur poétique également sur la beauté de musique pure même si des images naissent à chaque instant. La Staatskapelle Berlin est le plus ancien et officiel orchestre de Berlin. Peut être le plus ancien ayant survécu en s'adaptant à l'histoire complexe de cette ville. L'entente avec Daniel Barenboim est totale, et c'est donc comme d'un grand instrument que le chef a pu jouer pour obtenir la subtile alchimie brucknérienne. Les instrumentistes sont parfaitement équilibrés, sans rien céder à une qualité de jeu personnel, c'est la manière de s'écouter et de se renforcer qui procure cette sécurité d'écoute de chaque instant. L'équilibre obtenu par Barenboim est prodigieux et l'acoustique merveilleuse de la Philharmonie de Paris a permis d'en déguster chaque nuance comme chaque

couleur. Disposés à l'extrême droite, les violons 2 ont su répondre aux sollicitations de Daniel Barenboim obtenant un parfait équilibre avec les violons 1. Toutes les contrebasses au fond ont créé une pulsion matricielle d'une force incroyable dont l'orchestre tout entier a bénéficié. Les bois solo ont émus, les cuivres grandement impressionnés. Le drapé des cordes d'un épais velours ou d'un tulle arachnéen, a été un vrai régal.

Avec de tels interprètes ce cycle promet de grands moments à la Philharmonie de Paris. Le succès public est total, non loin de faire une standing ovation en ce soir du 2 septembre... On ne peut rêver début de saison plus brillant, exigeant, magnifique. Au nord de Paris, la saison 2016-2017 de la Philharmonie démarre sous de prodigieux auspices.

Compte rendu concert ; Paris, Cité de la Musique, Philharmonie de Paris 1, le 2 septembre 2016 ; Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : Concerto pour piano et orchestre n° 24 en do mineur K.491 ; Anton Bruckner (1824-1896) : Symphonie n°4 en mi bémol majeur « Romantique » ; Daniel Barenboim, piano ; Staatskapelle Berlin ; Direction : Daniel Barenboim.

**Compte-rendu Opéra ; Orange,
Chorégies 2016 ; Théâtre
Antique, le 6 aout 2016 ;**

Giuseppe Verdi (1813-1901) : La Traviata, Mise en scène : Louis Désiré ; Violetta Valery, Ermonela Jaho ; Direction musicale : Daniele Ruston

Compte-rendu Opéra ; Orange, Chorégies 2016 ; Théâtre Antique, le 6 août 2016 ; Giuseppe Verdi (1813-1901) : La Traviata, Mise en scène : Louis Désiré ; Violetta Valery, Ermonela Jaho ; Direction musicale : Daniele Ruston. La Traviata au festival d'Orange, cela suffirait à remplir les 8000 places du Théâtre Antique tant cet opéra est aimé du public. La démocratisation de l'opéra passe par Orange car la télévision lui est fidèle sans défections depuis les origines. Le public d'Orange est unique car beaucoup plus jeune et décontracté qu'ailleurs, très amateur de belles voix également. Les Chorégies doivent se renouveler pour offrir des versions captivantes des éternels chefs d'œuvre, toujours repris en boucle. Mais la magie du lieu ne se dément jamais ou si rarement que le mauvais temps devient simple broutille. Ce soir a été venteux, très venteux, mais a été un grand soir d'opéra, un grand soir pour les Chorégies qui signent leur meilleure Traviata et l'un de leurs meilleurs spectacles. Et je n'ai pas été avare les autres étés dans mes descriptions des belles soirées sous les étoiles. Ma voisine qui comme moi n'en est pas à sa première dizaine de Traviata, amoureuse de l'ouvrage et comme critique en a été d'accord : c'est la plus belle Traviata jamais vue ! Et pourtant celle de Ponnelle, Malfitano et Lombard n'a été détrônée que de justesse...

Orange, Chorégies 2016 : la sublime Traviata d'Ermonela Jaho

Violetta Valery est un personnage sublime et inoubliable. Mais hélas trouver une très belle femme, fine et gracieuse évoquant la fragilité des phtisiques est rarissime. Et la plupart des Traviata vocalement acceptables ne le sont pas du tout physiquement... Et quand l'actrice bouscule tout (Natalie Dessay), la voix n'est pas là dans chacun des trois actes. Disons nous que nous avons tout gagné avec la défection de Diana Damrau ? Ce serait une muflerie mais cela pourrait être vrai...

Si la voix d'Ermonela Jaho n'a pas la rondeur et la beauté de certaines (Georghiu avec Solti ou Caballe au firmament avec Prêtre), si elle n'a pas l'angélisme dans la rédemption



que certaines parviennent à suggérer (De Los Angeles, Stratas, Cotrubas), si le brillant n'a pas le pur diamant des soprano agiles (Gruberova, Moffo, Sutherland, Damrau), ce soir Ermolena a tout, absolument tout pour le rôle. La beauté de la femme, avec des bras d'une grâce inouïe, la franchise de l'actrice, la mélancolie sous les atours de la fête : tout cela tient de l'incarnation majeure. La désolation rendue par un jeu minimaliste, la maigreur du visage et l'oeil vide à l'acte trois avec la transe finale est d'un génie qui n'est pas sans évoquer Callas. Cette Traviata ne peut se quitter des yeux et son absolu zénith est à l'acte dernier qui est tout simplement anthologique.

L'évolution du personnage relève une grande actrice aux facettes multiples. Femme de vie brillante mais désespérée au prologue, amoureuse apaisée et digne à l'acte un, femme du monde détruite à l'acte deux et femme faite Amour à l'acte trois.

Vocalement Ermonela Jaho a les trois voix de la Traviata. Vocalises et trilles précis avec aigus mais sans l'inutile contre-mi pour le prologue. Mais ce sont surtout les couleurs, les nuances et le phrasé qui sont de grande classe belcantiste. Son slancio verdien, fait d'un phrasé ample et souple sur un souffle infini résiste ce soir au mistral à l'acte un. Son « Amami Alfredo » nous glace le sang. La manière royale dont elle domine sans efforts le grand final de l'acte deux appartient aux grands sopranos verdiens. Puis à l'acte trois, c'est le drame fait voix, le jeu avec les voiles blancs et le vent, la fusion avec le chef et l'orchestre qui atteignent au sublime. Des sons filés aériens, ceux qui faisaient se pâmer les callassiens du paradis de la Scala, une longueur de souffle qui fait se distendre les phrases, abolissant le temps et l'espace. « Se una pudica vergine » est un moment magique, sous la nuit étoilée avec un vent enfin apaisé. Le piano flotte jusque sur la colline, et envahit le cœur de la plus noire tristesse, inouïe sensation de beauté sublime...

Le travail pourtant très court (8 jours !) avec le chef a dû être un coup de foudre musical tant maestro Rustoni a porté au firmament du beau son d'orchestre pour cette Traviata là.

Le dernier acte, et je le redis, tient du miracle. L'orchestre de Bordeaux-Aquitaine a été magnifique en tout. Il se pourrait bien en effet que ce très jeune chef, que l'opéra de Lyon va s'attacher à la rentrée, ait des qualités de brillant et de sérieux, un enthousiasme proche de la transe qui en fasse le meilleur chef verdien à venir. Dirigeant pas cœur, ce qui est bien utile dans le tempête venteuse de ce soir, il dit toutes les paroles, à l'œil sur chaque instrumentiste, ne semble pas

lâcher un seul instant les chanteurs ou le chœur. L'élégance de sa direction et son charisme, sont ceux d'une très grand chef. Son sens du tempo exact avec toute la liberté à donner au chant, mais sans aucune complaisance ou mollesse, la manière dont il chauffe les nuances au plus loin, celle dont il obtient de l'orchestre des couleurs d'une richesse incroyable. Tout cela très loin, de la grande guitare que de pauvres fous entendent dans le verdi de jeunesse. Il obtient une tension dramatique toujours entretenue et un rythme impeccable. Une Traviata de chef et de soprano au sommet aurait déjà suffi à notre plus grand bonheur. Il faut bien dire pourtant que tout le reste a été à cette hauteur.

La mise en scène de Louis Désiré est intelligente et sobre, les costumes de Diego Méndez Casariego sont de toute beauté ; ils prennent bien le vent. L'unique décor représente un grand miroir symbole dans lequel Violetta se cherche un avenir et miroir de ses sentiments. Les projections sont pleines de symboles et peu nombreuses. Des gouttes d'eau comme des larmes pour la fin, un arbre tout feuillu qui meurt après l'intervention de Germont père et des lustres pour le luxe des fêtes mondaines.

Francesco Meli est un Alfredo élégant et bien chantant, capable de tendresse comme d'emportements sans brutaliser son beau timbre. Annina, Anne-Marguerite Werster, émeut par une belle compassion ainsi que le docteur Grendvilles de Nicolas Teste d'une très belle présence vocale et scénique. Placido Domingo a toujours le même plaisir à chanter ; il a une formidable présence sur scène. Lui qui a été un Alfredo de rêve est un Germont-père singulier. Il en remontre à bien des barytons tout en gardant la lumière de son timbre. Dans les ensembles, le brillant lui permet de faire entendre très clairement sa ligne. Troublante écoute car le père Germont est très proche d'Alfredo. Il incarne une parole populaire : l'enfer est pavé de bonnes intentions. Il est en effet un père plus qu'un bourreau mais accélère le drame sans s'en rendre

compte. Placido Domingo obtient un succès personnel très important de son public. Son charisme reste intact.

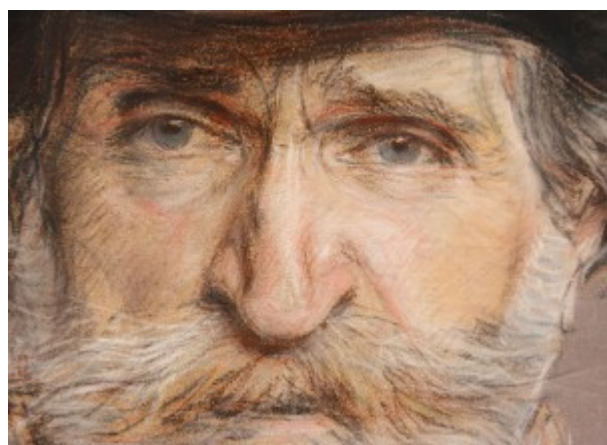
Les chœurs sont beaux tant scéniquement que vocalement. Ce qui est toujours impressionnant à Orange, c'est l'homogénéité obtenue par le mélange de trois chœurs, Avignon, Nantes et Marseille, et l'absence de décalage sur toute la largeur de cette immense scène.

Un très beau spectacle avec en vedette une Traviata proche de l'idéal vocal et surtout scénique en la sensationnelle Ermonela Jaho, portée par un grand chef, Daniele Rustoni.

Signalons qu'Ermonela Jaho a été la Diva Assoluta des Chorégies 2016. Sa Butterfly ayant ravi tous les cœurs au mois de juillet qui a précédé. Vivement l'été prochain à Orange !

Compte-rendu Opéra ; Orange, Chorégies 2016 ; Théâtre Antique, le 6 août 2016 ; Giuseppe Verdi (1813-1901) : La Traviata, opéra en trois actes et un prologue sur un livret de Francesco Maria Piave d'après le roman d'Alexandre Dumas fils, la Dame aux camélias ; Mise en scène, Louis Désiré ; Assistants à la mise en scène, Jean-Michel Criqui et Didier Kersten ; Scénographie et costumes, Diego Méndez Casariego ; Assistants à la scénographie et aux costumes, Nicolo Cristiano ; Eclairages, Patricc Méeüs ; Avec : Violetta Valery, Ermonela Jaho ; Flora Bervoix, Ahlima Mhamdi ; Annina, Anne-Marguerite Werster ; Alfredo Germont, Francesco Meli ; Giorgio Germon, Placido Domingo ; Gastone di Letorières, Christophe Berry ; Il Barone Duphol, Laurent Alvaro ; Il Marchese d'Obigny, Pierre Doyen ; Il Dottore Grenvil, Nicolas Teste ; Guiseppe, Remy Mathieu ; Chœur d'Angers-Nantes Opéra, chef de chœur : Xavier Ribes ; Chœur de l'Opéra Grand Avignon, chef de chœur : Aurore Marchand ; Chœur de l'Opéra de Marseille, chef de chœur : Emmanuel Trenque ; Orchestre National Bordeaux-Aquitaine ; Direction musicale : Daniele Rustoni.

Compte-rendu concert. Orange, Chorégies 2016, Théâtre Antique, le 16 juillet 2016. Verdi: Messa da Requiem... Calleja, Sokhiev



Compte-rendu concert.
Orange, Chorégies 2016, Théâtre
Antique, le 16 juillet 2016.
Verdi: Messa da Requiem...
Calleja, Sokhiev. LE TRIOMPHE DE
TUGAN SOKHIEV et de JOSEPH
CALLEJA. Les Chorégies 2016 ont
programmé une interprétation
théâtrale et émouvante du si

beau Requiem de Verdi. A deux soirs de la tuerie de Nice, ce Requiem a été dédié aux victimes voisines mais il avait d'abord été question d'annuler ce concert. La vie reste notre bien le plus précieux, la culture le clame très fort et tout concert annulé est une victoire des oppresseurs de la vie libre. Ce concert a été débuté dans un immense recueillement. L'acoustique inouïe du Théâtre Antique est bien connue de Tugan Sokhiev aussi a-t-il pu obtenir des sonorités évanescents des cordes et un chant pianissimo du magnifique chœur Orfeón Donostiarra dès les premières mesures. L'apparition des images de la voie lactée sur l'immense mur a proposé un voyage dans l'imaginaire si riche du dessinateur et scénariste de bande dessinée Philippe Druillet. Ses dessins ont été projetés et animés sur les reliefs du mur du Théâtre antique. Les différentes œuvres, telles "Nosferatu" et "Lone

Sloane", ont ainsi accompagné le récit du spectaculaire Requiem de Verdi.

Pour certains la distraction engendrée par la beauté si particulière des dessins, leur violence et leurs couleurs envahissantes, a nui à l'émotion musicale. Concert et spectacle à la fois, il est dommage d'avoir eu à choisir entre les projections sur le mur et la vision d'artistes engagés et tout particulièrement la direction à mains nues d'une grande beauté de Tugan Sokhiev. France 3 offre à partir du 27 juillet ainsi que Culture Box le film qui en a été réalisé en une solution hybride que nous souhaitons plus satisfaisante.

DIRECTION MAGISTRALE et TENOR EN GRÂCE. Musicalement le théâtre verdien de la Missa da Requiem a été porté à son apogée par la direction magistrale de Tugan Sokhiev. L'Orfeón Donostiarra est un chœur d'une ductilité totale et d'une beauté confondante, du pianissimo le plus infime au forte le plus spectaculaire du Tuba Mirum. Le RRR roulé des basses dans le Rex tremendae Majestatis précédant la note est un exemple de cette terrible théâtralité. Le dosage parfait des nuances poussées à leur maximum a été de bout en bout le fil rouge de l'interprétation. Les couleurs ont également été d'une grande richesse dans le chœur comme dans l'orchestre. Chaque tempo choisi a été habité et a semblé évident. Le chœur et l'orchestre ont été ainsi modelés à main nue, par un chef inspiré dans des phrasés amples et généreux. Cuivres brillants, cordes soyeuses ou victorieuses, bois d'une grande délicatesse chaque pupitre a brillé, jusqu'aux timbales et grosse caisse ! L'Orchestre du Capitole si riche en couleurs peut les exalter dans cette acoustique chatoyante.

Las, les solistes ont eu pour certains du mal à habiter aussi bien leurs parties. La soprano italienne Erika Grimaldi, venue en remplacement in extremis, ne bénéficie pas d'une voix idéale pour cette terrible partie. Le timbre assez ingrat est affublé d'un large vibrato. La voix n'est pas homogène et les graves sont trop sourds. Dans le Libera me

final, c'est son engagement qui lui a permis de conquérir in fine le succès public. La mezzo soprano Ekaterina Gubanova a un timbre agréable et a su nuancer ses interventions avec art. Tout particulièrement le début du Lacrymosa très émouvant. La Basse Vitalij Kowaljow a été le seul à délivrer un texte parfaitement compréhensible. Avec aplomb, il a tenu parfaitement sa partie d'une voix très homogène et agréable jusque dans les emportements terribles. C'est Joseph Calleja, ténor extrêmement attachant, qui a su trouver appui sur les vastes phrases proposées par Tugan Sokhiev, les habitant toutes jusqu'au fond de l'expressivité. Engagé, concentré et d'une voix très touchante, le ténor, véritable star vénérée dans son pays natal, Malte-, a su rejoindre l'orchestre et le chœur dans une émotion musicale poignante. La beauté du timbre, sa clarté ont fait merveille tout du long et son Ingemisco a été un moment de pure grâce, comme la manière dont il aborde Hostias également.

Les Chorégies 2016 ont programmé une magnifique interprétation théâtrale et émouvante du si beau Requiem de Verdi. L'Orfeón Donostiarra et l'Orchestre du Capitole n'ont fait qu'un avec la direction de Tugan Sokhiev. Cette musique si forte est apte à accompagner la tristesse de notre époque dans les attaques faites à notre mode de vie tout en mobilisant notre désir de vie et d'accès à la beauté.

Compte-rendu, concert. Orange.Chorégies 2016, Théâtre Antique, le 16 Juillet 2016 : Giuseppe Verdi (1813-1901) : Messa da Requiem ; Solistes: Erika Grimaldi, soprano ; Ekaterina Gubanova, mezzo-soprano ; Joseph Calleja, ténor ; Vitalij Kowaljow, basse ; Chœur de l'Orfeón Donostiarra, chef de chœur : José Antonio Sainz Alfaro ; Orchestre National du Capitole de Toulouse. Tugan Sokhiev, direction.

Compte-rendu concert. Toulouse, Halle-Aux-Grains, le 25 juin 2016 ; Ludwig Van Beethoven (1770-1827) ; Piotr Ilitch Tchaïkovski (1840-1893) ; Inon Barnatan, piano ; Orchestre National du Capitole de Toulouse ; Thomas Sondergard, direction.

Le concert permettait au public de retrouver un pianiste et un chef très appréciés. Il s'est déroulé sous des auspices amoureux qui se sont concrétisés par un **Concerto n°4 de Beethoven admirable en tous points**. Dès son entrée solo, le pianiste a suscité, en un toucher idéal de pondération, une écoute émue. La réponse tout en délicatesse de l'Orchestre du Capitole a initié un dialogue de poésie, de bonheur, d'élégance. La direction de **Thomas Sondergard** contient la

même poésie pleine de finesse que celle du pianiste **Inon Barnatan**. L'orchestre avec des qualités de timbre, de couleur et des phrasés de rêve a été admirable de bout en bout. Le deuxième mouvement contient ce moment unique d'un dialogue



entre la supplique du piano et la rigueur de l'orchestre qui finit par céder devant la bonté et la pudeur de l'instrument soliste.

L'amour de la musique

Incroyable moment de beauté et d'harmonie, gage de paix gagnée au terme d'un intense dialogue partant sur des positions et des nuances au départ tout en oppositions. Exemple d'un idéal de dialogue qui manque tant à notre époque. Le dernier mouvement, extraverti et caracolant a été une fête de l'aventure commune entre le soliste brillantissime et l'orchestre qui peut tout. La technique d'Inon Barnatan est fabuleuse et les qualités d'ensemble de cet artiste, véritable poète du piano, en font l'un des pianistes les plus attachants du moment.

Le concert avait débuté avec une Ouverture III de Léonore d'un drame assumé avec des couleurs admirablement variées.

En deuxième partie de concert, **la symphonie n°2 de Tchaïkovski** reste un moment de fête de l'orchestre. Le lien amical entre Thomas Sondergard et l'Orchestre du Capitole a fonctionné parfaitement pour mettre en valeur la structure d'une symphonie plus complexe qu'il n'y paraît. Les couleurs ont irisé et les nuances ont été finement creusées. La gestuelle si élégante du chef danois est un régal de chaque instant. Il obtient avec douceur tout ce qu'il veut. Cette symphonie est riche en thèmes russes inventés par Tchaïkovski ou retranscrits. Cette science de l'écriture si classique et occidentale permet une symbiose parfaite entre les deux mondes auxquels la Russie voulait appartenir. Un instrument solo a été la voix la plus émouvante de ce dialogue entre des racines retrouvées et une aspiration à un ailleurs exigeant, c'est le cor de **Jacques Deleplancque** dans une forme extraordinaire. Capable d'une richesse de couleurs allant du murmure le plus doux, aux éclats profonds les plus spectaculaires. Le basson d'**Estelle Richard** avec beaucoup de personnalité a pris le

relais pour lancer le thème Ukrainien qui ouvre la symphonie. Le final a été amené avec conviction, dans un crescendo savamment conduit, s'achevant sur une intervention si déterminante des timbales, admirable **Emilien Prodhomme** !

Le public a été enthousiaste et a généreusement applaudi deux artistes poètes inspirés, **le pianiste Inon Barnatan et le chef Thomas Sondergard**. Ils reviendront à Toulouse nul doute n'est permis ! L'orchestre du Capitole s'est montré enthousiaste et dans ses plus beaux atours. Le public a été conquis.

Compte-rendu concert. Toulouse, Halle-Aux-Grains, le 25 juin 2016 ; Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Léonore III ouverture en do mineur ; Concerto pour piano et orchestre n°4 en sol majeur ; Piotr Ilitch Tchaïkovski (1840-1893) : Symphonie n°2 en do mineur, « Petite Russie » ; Inon Barnatan, piano ; Orchestre National du Capitole de Toulouse ; Thomas Sondergard, direction.

Photo : © Martin

Compte-rendu Opéra. Toulouse, Capitole, le 22 juin 2016 ; Charles Gounod (1818-1893) : Faust ; Nicolas Joël, mise en scène ; Anita Harding, Marguerite ; Orchestre

National du Capitole ; Claus Peter Flor, direction musicale.

Compte-rendu Opéra. Toulouse, Capitole, le 22 juin 2016 ; Charles Gounod (1818-1893) : Faust ; Nicolas Joël, mise en scène ; Anita Harding, Marguerite ; Orchestre National du Capitole ; Claus Peter Flor, direction musicale. **Et si nos amis allemands avaient complètement raison qui couramment débaptisent « Faust » pour le renommer « Margarete » ?** D'ailleurs la pièce de laquelle est adapté le livret, est signée Carré et son titre est « Faust et Marguerite ». Car des deux Faust de Goethe, il faut bien dire que l'opéra de Gounod ne conserve que l'épisode de Marguerite. Et dans la salle bien des jeunes spectateurs se demandaient combien une romance si marquée par le modèle petit bourgeois des relations d'amour pouvaient avoir encore tant de séductions. Car cet opéra si marqué par son époque reste au top 3 des opéras représentés au monde avec Carmen et Traviata. La séduction de la partition de Gounod tiendrait donc tout l'ouvrage, et plus personne ne serait sensible à la force de la jeunesse éternelle, à l'enthousiasme des premiers transports dans la naissance de l'amour et aucun homme ne vibrerait à la pureté d'une belle vierge ?



Belle reprise consensuelle de Faust à Toulouse

Quoi qu'il en soit, dépassant toutes ces questions, un beau succès a été accordé à cette production de **Nicolas Joël** créée in loco en **2009**. Mise en scène, décors, costumes et lumières font un tout harmonieux respectant les didascalies et ne cherchant pas à moderniser artificiellement, et trop souvent avec laideur, un propos qui n'en a pas besoin. **Stéphane Roche**

fidèle à Nicolas Joël laisse les chanteurs libres et face au public pour leurs moments engagés. Peu de gestes mais qui prennent souvent sens. Méphisto trouve en **Alex Esposito** un diable vif-argent, maître loyal organisant toute l'histoire et faisant voler les difficultés d'un coup d'éventail. Véritable acteur-chanteur, il donne énergie et vitalité à la scène qu'il occupe avec panache. Vocalement le charme opère avec un timbre clair mais sonore sur tout l'ambitus. La diction nonobstant un léger accent est compréhensible. Il arrive à rendre perceptible ce léger décalage du personnage grâce à l'humour. **Le Faust de Teodor Ilincai** a le mérite de tenir la gigantesque partition de bout en bout, ce qui n'est pas rien ! La voix est un peu trop monocorde et manque à notre goût de couleurs comme de nuances, signalant peut être un rôle un peu trop large pour son organe. Mais l'agrément du timbre fonctionne et il est un partenaire convainquant tant avec Méphisto que Margueritte. Son jeu est par contre apathique. C'est donc **la magnifique Margueritte d'Anita Hartig** qui gagne tous les cœurs. Le jeu est subtil et expressif, la jeune fille idéaliste, pure et naïve, la Gretchen intemporelle, deviendra amoureuse, femme puis mère, pécheresse rejetée, meurtrière désespérée, enfin folle de douleur avant de devenir consciente du désastre de sa vie réelle. L'évolution du personnage est particulièrement touchante et la scène finale avec le trio de la transfiguration est absolument magnifique. Vocalement cette soprano lyrique a toutes les qualités souhaitées. Un timbre riche et beau, des couleurs variées, des expressions d'une délicieuse musicalité. Le brillant du début, les vocalises perlées, laissent place au lyrisme avec un legato de rêve dans la si belle scène d'amour. La douleur colore plus sombrement la voix dans la scène du rouet, la vaillance vocale dans la scène de l'église est admirable. Mais c'est l'engagement vocal total et scénique qui subjugue dans le trio final. Son « *Anges purs anges radieux* » est victorieux dans une pâte sonore enivrante de beauté ! **Le Valentin de John Chest est très touchant.** Ce rôle, si convenu dans sa représentation de la pudibonderie, est chanté avec tant de cœur et d'une voix si

sensible et belle que le personnage en devient presque attachant. Ce jeune chanteur a de belles qualités d'interprète sensible. La dame Marthe de **Constance Heller** est élégante et pleine d'humour, la voix claire et jeune lui donne du panache loin des matrones habituelles. Elle sait tenir sa présence dans les ensembles et sa scène de séduction avec Méphisto est un régal...Le Siebel de **Maité Beaumont** est hors de propos, pour donner de la vitalité à cet adolescent elle a tendance à aboyer plus que chanter. Le Wagner de **Rafał Pawnuk** est vocalement bien discret face aux premiers rôles. L'orchestre si particulier de Gounod est défendu ce soir par un chef que nous avons admiré in loco dans Mozart et Strauss : **Claus Peter Flor**. Il se saisit de la partition avec beaucoup de respect, développe la richesse harmonique, vivifie les rythmes et assume les moments pompiers, tout en développant une sonorité chambriste bien venue dans les moments tendres. Il tient les chœurs fermement et soutient les chanteurs. La plus belle réussite est avec sa Marguerite au sommet de l'émotion dans la scène du rouet. Le soin apporté aux nuances et aux couleurs sombres dans les préludes rend hommage aux qualités expressives de l'orchestration de Gounod. Les chœurs admirablement préparés par Alfonso Caiani sont magnifiques de présence vocale et de précision avec une belle allure scénique.

La voix est à la fête dans cette production, le public ravi a fait un triomphe à cette belle équipe. La fin de saison capitoline est bien heureuse !

Compte-rendu Opéra. Toulouse, Capitole, le 22 juin 2016 ; Charles Gounod (1818-1893) : Faust, opéra en cinq actes sur un livret de Jules Barbier et Michel Carré créé le 19 mars 1859 au Théâtre-Lyrique, Paris ; Production du Théâtre du Capitole (2009) ; Nicolas Joel, mise en scène ; Stéphane Roche, collaborateur artistique à la mise en scène ; Ezio Frigerio, décors ; Franca Squarciapino, costumes ; Vinicio Cheli, lumières ; Avec : Teodor Ilincai, Faust ; Anita Hartig,

Marguerite : Alex Esposito, Méphistophélès ; Maïte Beaumont, Siébel ; John Chest, Valentin ; Constance Heller, Marthe ; Rafał Pawnuk, Wagner ; Chœur du Capitole : Alfonso Caiani Direction ; Orchestre National du Capitole ; Claus Peter Flor, direction musicale. Illustration : P. Nin

Compte-rendu, concert. Toulouse, Halle-Aux-Grains, le 18 juin 2016. Richard Wagner: L'anneau du Nibelungen, extraits. Martina Serafin; Philippe Jordan.

**TOULOUSE, FIN DE SAISON DES
GRANDS INTERPRETES EN APOTHEOSE.**

Concert événement qui a permis d'entendre de larges extraits du Ring par un orchestre somptueux et son chef talentueux pour leur première venue à Toulouse. Philippe Jordan, avait

émerveillé public et critiques lors de la Tétralogie montée à l'Opéra de Paris pourtant controversée scéniquement et en a gravé un CD d'extraits magnifiques, sensiblement identiques au programme de ce soir. Nous n'allons pas détailler les extraits choisis pour dégager un effet général sensationnel qui permet à travers thèmes et leitmotiv de vivre les grands moments de la cosmogonie wagnérienne. Dire que les voix ne nous ont pas



vraiment manqué, c'est reconnaître combien Philippe Jordan a construit une tension dramatique et lyrique de la plus grande séduction tout du long.

Sa direction semble absolument naturelle obtenant de son orchestre une clarté digne d'un Karajan, une mise en lumière de la structure à la manière d'un Boulez, tout en ayant le lyrisme d'un Boehm en live et le sens du drame cosmique d'un Solti. En ce sens l'apothéose de la scène finale avec la soprano Martin Serafin a produit une sensation de plénitude comme d'aboutissement.

Mais n'oublions pas de mentionner la perfection instrumentale de cet orchestre incroyablement doué qui sorti de la fosse avec un nombre de musicien biens supérieur à ce qu'une fosse, même Bastille, peut contenir (les six harpes!), a fait merveille.

Couleurs rutilantes ou subtilement mélancoliques, nuances sculptées dans la matière la plus noble, phrasés voluptueux ou rugueux, mise en exergue des leitmotiv les plus rares, tout mérite nos éloges. Les geste de Philippe Jordan sont non seulement d'une noble beauté mais ils s'adressent à chaque instrumentiste avec amitié voir gourmandise.

Tempi de parfaite tenue dans un gant de velours de la main droite et gestes d'une expressivité de danseur de la main gauche, Philippe Jordan aime cette partition comme son orchestre et offre au public un bonheur incroyable. Le novice qui arrive à Wagner par ce concert n'en revient pas de la variété et de la profondeur de la partition extraite de la Tétralogie ; le connaisseur du Ring se régale de ces raccourcis et choix si complets permettant de retrouver tant de leitmotiv aimés tout en suivant les drames des héros.

Comme cette partition dramatique trouve en concert une dimension symphonique majestueuse et puissante, tout en offrant des îlots de musique de chambre !

Pour terminer, l'immolation de Brünnhilde met en lumière les extraordinaires qualités de Martin Serafin. Grande voix homogène sur toute la tessiture avec un vibrato entièrement maîtrisé, elle sait projeter le texte si expressif de Wagner entre imprécations terribles, plaintes sublimes et adieux déchirants.

Le legato dès sa première phrase rappelle quelle qualité musicale elle a par ailleurs dans Mozart, Verdi et Strauss. Philippe Jordan semble développer sa gestuelle vers encore plus de lyrisme et davantage de sensualité dans une écoute parfaite qui lui permet à chaque instant de doser les nuances de son orchestre pour soutenir la voix.

Les qualités instrumentales de chacun sont tout simplement prodigieuses avec des cors délicats dans leurs attaques et leurs nuances, des cuivres dosant leur puissance jusqu'aux plus terribles sonorités, des cordes soyeuses et lumineuses, et des bois d'une expressivité incroyable se faisant chanteurs. Les percussions jusqu'aux marteaux et enclumes sont d'une précision diabolique. Enfin il est si rare d'entendre avec cette pureté les 6 harpes.

Wagner est un incroyable sorcier alliant lyrisme et symphonisme, et Philippe Jordan, un magicien liant bien des sentiments humains dans sa direction. Un moment magique.

Compte-rendu, concert. Toulouse, Halle-Aux-Grains, le 18 juin 2016. Richard Wagner (1813-1883): L'anneau du Nibelungen, extraits symphoniques et immolation de Brünnhilde. Martina Serafin, soprano; Orchestre de l'Opéra National de Paris; Philippe Jordan, direction.

Compte-rendu, opéra. Toulouse, Capitole, le 29 mai 2016; Gioacchino Rossini : L'Italienne à Alger ; Laura Scozzi ; Antonio Fogliani.

Avant de parler de cette mise en scène qui ne plaît pas à tout le monde, il est important de saluer une distribution rossinienne intéressante. Tout d'abord Isabelle est incarnée par une grande spécialiste du rôle, l'italienne **Marianna Pizzolato**. Cette grande et belle voix claire de projection et profonde de timbre fait merveille. La technique vocale est parfaite avec lors des reprises des abbellimenti de grande virtuosité. Les aigus sont dardés et les graves pulpeux. L'homogénéité du timbre, la longueur du souffle, les trilles parfaitement réalisés confirment une belcantiste de haut vol. Son amoureux le ténor Maxim Mironov est un Lindoro de rêve tant vocalement que scéniquement. Le ténor russe a une voix agréablement sucrée sans mièvrerie. Lui aussi a un timbre d'une homogénéité parfaite et vocalise admirablement. C'est pourtant son legato et son utilisation de nuances et des couleurs qui font tout le prix de ses délicieuses cavatines. Pietro Spagnoli est un Mustafà intéressant, connu du monde entier. Sans avoir la beauté vocale du duo d'amoureux, il sait utiliser sa technique impeccable pour rendre hommage à la diabolique partition de Rossini. L'aisance scénique lui permet de traverser toutes les épreuves que lui réservent Rossini et Scozzi, avec flegme.

L'humour est aux commandes et certains rient jaune



En Taddeo, **Joan Martín-Royo** sait rendre sympathique ce rôle peu valorisant. La Zulma de **Victoria Yarovaya** est agréable de timbre et sa présence dans les ensembles est remarquable. Seuls Gan-ya Ben-gur Akselrod en Elvira au timbre acide et Aimery Lefèvre en Haly à la voix ce jour trop discrète sont un peu en dessous des attentes. Le chœur d'homme du Capitole est agréable à tout moment, très présent sans trop de brutalité dans les chœurs un peu rustres.

L'orchestre dirigé par **Antonio Fogliani** est virtuose mais un peu trop présent. Les tempi manquent de souplesse et les crescendi ne sont pas assez grisants dans les finals. La direction est un peu trop ferme et manque de rubato.

MISE EN SCENE. Quand à la mise en scène, il faut bien dire que son humour est décapant et que le visage de l'exploitation de la pauvreté, de la prostitution ainsi dénoncé, n'est forcément pas au goût de tous. Pourtant notre beau pays a du mal à lutter contre la prostitution et les mâles de notre pays n'y renoncent pas, tout civilisés qu'ils se prétendent. Alors le sexe dans sa violence ainsi mis en scène avec en gros plan un couple sexy qui se massacre dès avant le lever de rideau ... et qui finira avec des visages tuméfiés fait choc. Et ces danseurs doués, **Elodie Ménadier et Olivier Sferlazza**, vont décliner à la manière d'une bande dessinée satyrique le mal qu'un homme et une femme peuvent se faire qui est sans limites... Match qui sera gagné au filet par la femme.

Et le message est au final assez bienveillant. C'est l'amour d'Isabella et Lindoro qui justifie tous les moyens employés pour retrouver son droit d'exister. Le sexe banal et frénétique, (comme un lapin) de Mustafa, décrit bien une forme d'activité que ne renient pourtant pas les plus puissants, avec l'argent plus généreusement donné que toute autre chose. Isabella bien en chaire et imaginative (l'initiation de Mustafa au rite sado-maso) sait rendre un peu de vie au puissant Bey qui s'ennuie ferme dans sa vie comme au lit...

Elles, prostituées sur talon aiguilles, pauvres filles calibrées, sans vie propre, habillées des fantasmes les plus ringards, sont bien fades. Même le strip-tease intégral est moribond. Le sexe si banalement robotisé est mortel. **L'audace de Laura Scozzi a donc été de tendre un miroir à notre société** dite cultivée qui ne sait pas faire évoluer la bestialité tapie au fond de trop d'hommes. C'est leur tendre un miroir de mortel ennui sur leur sexualité, à la manière du film Shame, alors que la vie exulte en Isabella, qui sait ne pas se laisser enfermer et libère les esclaves (du sexe pour le sexe?).

Le seul regret sera celui d'avoir été trop distrait de la perfection vocale du couple d'amoureux. Occuper les chanteurs

à tout moment et leur faire faire des choses pour faire quelque chose... n'est pas notre conception du jeu à l'opéra.

La suavité du chant de Maxim Mironov en Lindoro ne gagne rien à faire du bricolage ou tailler un bosquet... Isabella au bain est bien venue, mais lui faire éplucher des légumes ou s'agiter au ménage n'apporte rien. Les décors tournants sont la vraie originalité qui permet très rapidement de changer de pièce tout en percevant le huis-clos de l'ennui.

Laura Scozzi a fait mieux que moderniser cet opéra emplumé et enturbanné : elle a décapité le mythe de la prétendue liberté sexuelle actuelle qui autorise l'asservissement.

Compte-rendu, opéra.Toulouse,Capitole,le 29 mai 2016;
Gioacchino Rossini (1792-1868): L'Italienne à Alger, dramma giocoso en deux actes sur un livret d'Angelo Anelli créé le 22 mai 1813 au Teatro San Benedetto,Venise; Nouvelle coproduction avec le Staatstheater de Nuremberg (février 2017); Laura Scozzi,mise en scène; Natacha Le Guen de Kerneizon, décors; Tal Shacham, costumes; François Thouret, lumières; Avec: Marianna Pizzolato, Isabella; Maxim Mironov, Lindoro; Gan-ya Ben-gur Akselrod, Elvira; Pietro Spagnoli, Mustafà; Joan Martín-Royo, Taddeo; Victoria Yarovaya, Zulma; Aimery Lefèvre, Haly; Elodie Ménadier et Olivier Sferlazza, le couple de danseurs; Orchestre National du Capitole; Choeur du Capitole, Alfonso Caiani direction; Antonio Fogliani, direction musicale.

Illustration : © Patrice Nin

Compte-rendu, concert.

Toulouse, le 12 mai 2016. Weinberg, Prokofiev, Beethoven; Patricia Kopatchinskaja, Chamber Orchestra of Europe. Thierry Fischer

Le Chamber Orchestra of Europe a la particularité de se construire sur un désir toujours renouvelé. Lorsque sa création a été décidée en 1981, c'était afin de poursuivre l'aventure commune de certains membres issus de l'Orchestre des Jeunes de l'Union Européenne. 13 membres fondateurs sont toujours présents dans cet orchestre dont l'activité est vouée aux concerts, longues tournées, enregistrements, actions culturelles et éducatives dont une académie.

Orchestre parmi les meilleurs au monde, ce n'est pas la perfection technique qui éblouit mais bien cette joie à faire la musique ensemble et à la partager avec le public.

Dès la symphonie n°10 de Weinberg dédiée aux cordes, la sonorité soyeuse des violons, le mordant des contrebasses, le velouté des alto et la chaleur des violoncelles construisent une harmonie qui provoque une vive émotion. La partition de Weinberg est puissante et porteuse de vraies surprises. En apparence moins contestataire que son contemporain et ami Chostakovitch, la richesse de composition est marquée par une mélancolie et une profondeur rare avec de riches harmonies et une utilisation audacieuse du rythme. Le saisissement du premier mouvement est adouci par les deux mouvements centraux planants et flirtant avec le silence. Le fracas des deux mouvements ultimes va comme au bout de la saturation. La direction de Thierry Fischer est pleine de poésie et de sensibilité. Les qualités de soliste et de chambriste du flûtiste trouvent un aboutissement dans cette direction

essentiellement basée sur une musicalité partagée avec l'orchestre, comme envoûté.



L'entrée en scène modeste de la violoniste moldave **Patricia Kopatchinskaja** intrigue plus qu'elle ne séduit. Elle débute le Concerto complètement tournée vers l'orchestre après avoir déchaussé ses mules. Cette manière si peu orthodoxe de débiter un concert va se développer tout au long du Concerto, prouvant un tempérament musical rare et assumé. Sorte d'entité tellurique cherchant à

s'élever, osant des accents roques et sauvages, elle sait donner à son jeu le réveil de quelque animalité de félin. Entre danse et incantation, le premier mouvement si spectaculaire semble passer trop rapidement. Le changement d'atmosphère du deuxième mouvement, longue cantilène du violon reposant sur un orchestre pacifié, permet à Patricia Kopatchinskaja des sonorités d'une délicatesse inouïe. Son legato est infini et le son mourant au bord du silence est féérique. Le félin se fait sensuel ; il devient subtilement amoureux de la beauté pure. Les audaces et folies rythmiques du final, la danse comme improvisée et toujours pieds nus, les connivences amicales avec les instrumentistes et le chef, le plaisir partagé font complètement oublier la difficulté diabolique de ce dernier mouvement. Thierry Fischer prouve une compréhension incroyable de la construction du Concerto comme une capacité à mettre en valeur le plus petit instant. La parfaite gestion des nuances permet à la violoniste d'oser beaucoup dans les extrêmes, poussant son instrument dans ses derniers retranchements.

L'ovation du public est grandiose et les deux bis seront eux aussi très originaux et inattendus. Non pièce solo pour se faire admirer mais duos avec le premier violon puis le violoncelle solo avec qui la musicalité amicale semble au

sommet. Pour de tels musiciens tout n'est que partage et don au public. La chaleur de ce désir a embrasé la Halle-Aux-Grains.

En deuxième partie de concert, la 7ème symphonie de Beethoven a poursuivi ce voyage dans la musicalité la plus passionnée. Thierry Fischer est un grand chef capable de revisiter les chefs d'œuvre trop connus. La vigueur rythmique, les phrasés d'une délicatesse incroyables, les nuances poussées à l'extrême et surtout cette liberté laissée aux instrumentistes qui osent des sonorités comme lustrées, permet une écoute jubilatoire. La modernité de cette symphonie qui faisait entre autre l'admiration de Wagner a été éclatante. Oui un concert de la jubilation partagée avec le public de bout en bout. Une très belle soirée par de très Grands Interprètes!

Compte-rendu, concert. Toulouse, Halle-Aux-Grains, le 12 mai 2016. Mieczyslaw Weinberg ; Serge Prokofiev (1891-1953); Ludwig van Beethoven; Patricia Kopatchinskaja, violon; Chamber Orchestra of Europe. Thierry Fischer, direction.

**Compte-
rendu, concert. Toulouse, Halle-
Aux-Grains, le 29 avril 2016.
Berlioz: Roméo et
Juliette. Tugan**

Sokhiev, direction. □□□

Quelle soirée! Ce n'est pas la première fois que **Tugan Sokhiev** dirige cette admirable partition, car il l'a donnée en février à Berlin ; toutefois il se dégage de son interprétation toulousaine, une vitalité et une urgence dramatique qui a quelque chose de la fougue romantique assumée qui convient parfaitement à la tragédie la plus aimée de Shakespeare. Il me semble que cette adaptation de la pièce de Shakespeare, en une forme inouïe nommée symphonie dramatique mais qui dure près de deux heures, avec son mélange baroque de genres est la plus aboutie de toutes les illustrations musicales ou opératiques de cette tragédie. La poésie conservée de cette histoire d'amour et de cette histoire de guerre si édifiante, la liberté laissée à l'auditeur pour construire son propre monde et partager les émotions de Roméo et Juliette, de cette haine dévastatrice et folle si présente encore aujourd'hui, ... tout cela produit un moment rare.

Chapeau bas!

□ **Tugan Sokhiev éblouit dans Berlioz amoureux inspiré par Shakespeare : splendide Roméo et Juliette à Toulouse**



□ **Tugan Sokhiev aime Berlioz** et il le prouve une nouvelle et belle fois! Après ce même *Romeo et Juliette* donné à Berlin en février 2016, il a dirigé le *Requiem* au Bolschoï, et s'apprête à conduire dans ce même théâtre, la *Damnation de Faust* en juillet prochain. Il aime et comprend la partition fleuve de Berlioz comme peu le savent. Car dès les premières mesures de la fugue lancée par les alti, nous sommes pris dans une aventure dont personne ne sortira tout à fait le même. La beauté de la partition est fulgurante, son intelligence et sa modernité aussi. La partie centrale est cette incroyable scène d'amour à l'orchestre, plus belle que tous les duos d'opéra du monde tant Berlioz fait chanter son orchestre. Ce bijou central a été dirigé si admirablement par Tugan Sokhiev, suivi comme si leur vie était en jeu par tout son orchestre et le chœur, que le temps suspendu, a permis un retour en soi pour les amoureux de l'amour. Si ce moment crucial et central demeurera dans ma mémoire je crois qu'il est impossible de décrire tout ce qui fait la beauté et la richesse de cette symphonie dramatique. La forme est si originale et si habile à nous conduire vers la poésie de Shakespeare que je ne prendrai que deux exemples. □ □ L'utilisation des voix solistes est d'une invention incroyable. La mezzo-soprano dans un moment qui tient à la fois du récitatif et de l'air, dans un legato à

l'élégance suprême accompagné surtout par la harpe, incarne la sympathie et la bonté, la foi en l'humanité, en la poésie. Elle s'adresse au public ainsi :

□□ *Quel art, dans sa langue choisie,
Rendrait vos célestes appas ?
Premier amour ! N'êtes-vous pas
Plus haut que toute poésie ?
Ou ne seriez vous point,
dans notre exil mortel,
Cette poésie elle-même,
Dont Shakespeare lui seul eut le secret suprême
Et qu'il remporta dans le ciel !*

Si d'autres textes français chantés peuvent toucher ou trop souvent faire sourire voir rire, le texte d'Emile Deschamps est d'une grande qualité tout du long. Son patient travail avec Berlioz semble porter les fruits d'une modestie de ses mots face au génie né à Stradford-upon-Avon, qui du coup révèle la poésie par la musique, faisant pour quelques temps taire la guerre entre parole et musique. □ Lors de ce qui s'apparente à un deuxième couplet, la manière dont Berlioz fait chanter sotto voce les violoncelles, est admirable de suggestion de la chaleur de la passion amoureuse naissante.

La mezzo-soprano québécoise **Julie Boulianne** est absolument parfaite. Voix au timbre profond mais sans vibrato large, jeunesse de couleur, et diction fluide permettent d'adhérer à son empathie pour les héros. Son souffle long et ses phrasés admirablement élégants sont d'un idéal de chant français trop peu souvent atteint. □ Le ténor a une très courte intervention et son air fuse. L'art avec lequel le ténor français **Loïc Félix**, arrive à garder toute l'élégance de Mercutio dans son chant prestissimo est un vrai régal. Pas une syllabe qui ne soit claire comme le cristal, le tout dans un chic incroyable et avec une voix au timbre de miel. C'est un très beau passeur pour le songe de la reine Mab qui ne peut s'oublier. □ Ainsi l'originalité avec laquelle sont traitées les voix soliste

permet toutefois aux interprètes de briller. Le dernier à intervenir pour l'immense final est la voix grave de Frère Laurent. Cette page opératique, véritable dialogue entre le personnage et le chœur, est la seule concession au vieil opéra, mais à quel niveau de perfection! L'exhortation à la paix, obtenue de longue lutte par le moine est un bras de fer vocal admirablement écrit par Berlioz qui ne met pas en danger son chanteur face à la vaste foule mais lui permet par une écriture habile de dominer le chœur de plus de 80 personnes. **Patrick Bolleire**, plus baryton que basse a l'autorité nécessaire mais peut être pas le charisme de beauté de timbre qu'un José van Dam a su y mettre. La voix est franche d'émission et la diction suffisamment précise pour en imposer et obtenir ce fabuleux serment de paix.

Tugan Sokhiev a su porter haut ce final en terme de tension dramatique et d'espoir. N'avons nous pas toujours et toujours besoin de cette paix ? □□Le chœur est lui aussi utilisé de manière particulière par Berlioz. Petit chœur ou grand chœur. A capella ou à peine accompagné par la harpe, soutenu par un orchestre immense ou final dramatique puissant. Il tient à la fois du chœur antique et moteur actif du drame. Le chœur catalan Orfeon Donostiarra, admirablement préparé par son chef, José Antonio Sainz Alfaro, a rendu hommage au génie de Berlioz dans toutes ses facettes. Porté par la direction sensible à main nue de Tugan Sokhiev, il a su donner en émotion, distance descriptive ou sentiments humains tout ce qui construit la dramaturgie de l'œuvre. Seul petit regret la diction n'a pas permis de tout comprendre. Mais quelle splendeur sonore! □□L'orchestre du Capitole a été merveilleux, impossible de décrire chaque moment superbe des solistes. Les violons ont été royaux autant dans les piani et les phrasés aériens, les effets magiques de la reine Mab, que dans la violence déchirante du final avec des traits comme des coups d'épée. Les violoncelles amoureux ont été voluptueux. Un exemple de l'orchestration inouïe de Berlioz: cette plainte dans la scène du tombeau portée par quatre bassons, le cor anglais et les cors alternativement. Cela construit une

sonorité lugubre et belle, fascinante en sa lumière noire et inoubliable. Berlioz peut compter sur un chef et un orchestre de toute première grandeur. Tugan Sokhiev et l'Orchestre National du Capitole ont été magnifiques ce soir. Chapeau bas! Grande soirée Berlioz et bel hommage aussi à Shakespeare.

Compte-rendu, concert. Toulouse, Halle-Aux-Grains, le 29 avril 2016. Hector Berlioz (1803-1869): Roméo et Juliette, symphonie dramatique, op. 17; paroles d'Emile Deschamps. Julie Boulianne, mezzo-soprano; Loïc Félix, ténor; Patrick Bolleire, basse; Chœur Orfeon Donostiarra (chef de chœur: José Antonio Sainz Alfaro); Orchestre National du Capitole de Toulouse. Tugan Sokhiev, direction.

**Compte-rendu, opéra.
Toulouse, Capitole, le 17
avril 2016. Mozart : Les
Nozze di Figaro. Attilio
Cremonesi, direction. Marco**

Arturo Marelli, mise en scène.

Cette admirable production datant de 2008 trouve sa plénitude grâce à une distribution d'une équilibre proche de la perfection entre beauté vocale et jeux scénique, vivant et naturel. L'esprit buffa si particulier à Mozart et Da ponte trouve son apogée lors de ces représentations. Il est rare de bénéficier à l'opéra d'un tel sens théâtral y compris durant les airs. Tout est vie et mouvement dans cette folle journée. Grâce à un travail en profondeur, chaque personnage est campé avec humour et tendresse. Les décors sont sobres, les costumes flamboyants et les éclairages sculptent l'espace avec un lever et coucher de soleil sur les deux airs de la comtesse, puis la lune dans le jardin, délimitant le nycthémère.

**Admirable équilibre entre
musique et théâtre**



Le Comte de Lucas Meachem est peut être le plus réussi car ce personnage est trop souvent ingrat. La haute stature du chanteur, son charme personnel, une sorte d 'énergie canalisée mais pas toujours lissée en font un noble aussi irritant qu'attachant. Ses maladresses sont pleines de charmes et l'élégance est toujours là. La voix est magnifique de projection, large et puissante quand il le veut et la tenue de sons pianos très souples, donne beaucoup d'émotion à ses prières à la Comtesse. L'humour de son jeu lui permet de toujours gagner la sympathie du public ce qui est assez rare dans ce rôle. En filigrane se devine un futur Baron Ochs, du Chevalier à La Rose qui devrait être passionnant. Il forme avec la Comtesse de Nadine Koutchner un couple cohérent. Même large stature vocale, même qualité de timbre, et chez elle, un legato et des pianissimi qui tiennent du rêve éveillé. La grâce de cette Comtesse, mais aussi sa capacité à s'animer et s'encanailler avec Suzanne est pleine de jeunesse. Son regret de ses amours n'est pas plaintif mais récrimination d'un fort

tempérament amoureux frustré.

Les Noces de Figaro ne comprend pas vraiment de personnage principal; c'est l'équilibre entre tous qui fait le succès de l'opéra. En mettant en scène un couple comtale plus jeune, plus sympathique et plus vif, tout le théâtre semble rehaussé d'un cran. Ainsi Figaro est particulièrement latin et intelligent. Toujours en mouvement. Le Jeune Dario Solari peut compter sur une énergie peu commune. La voix est ronde, le jeu de l'acteur est virtuose et son charme à quelque chose de félin. L'étoffe d'un Don Juan se fait jour. Anett Fritsch, sa Suzanne, est du vif argent. La tendresse et la passion l'habitent avec une rare intensité. Le timbre est clair et beau. Son jeu est admirable. Elle a tout d'une très grande Suzanne, d'ailleurs elle sera Suzanne au festival de Salzbourg cet été.

Ingborg Gillebo est une Cherubin délicat et séduisant. Le jeu est suffisamment vivant pour être sinon naturel du moins très convaincant. La voix est bien conduite et le timbre agréable. Un Chérubin adolescent encore fragile et pas encore certain de sa séduction pourtant réelle. La Marcelline de Jeanette Fischer est remarquable. Elle campe vocalement et scéniquement un personnage inoubliable et attachant. Son air au milieu du public est un moment d'anthologie. La large voix de Dimitry Ivashchenko (Bartolo) et son jeu extraverti lui permettent de donner corps et présence à son rôle. Il arrive avec humour à le rendre sympathique. Le Don Basile de Gregory Bonfatti est crédible et très présent vocalement dans les ensembles. Elisandra Melian en Barberine est un peu sous employée. Le timbre est un corsé pour le rôle et le tempérament scénique un peu trop énergique loin de l'ingénue habituelle. Tiziano Braci campe un Antonio cauteleux à souhait. Il ressort de l'admirable travail de Marco Arturo Marelli une sympathie pour chaque rôle. Chaque personnage va vers son bonheur à sa manière et partant d'un état va se trouver changé en une journée. Il n'y a pas de vrai « méchant », belle leçon d'

humanité en somme!

Le chœur du Capitole a est admirable de présence vocale et scénique. Le soin apporté aux costumes par Dagmar Niefind et créés au théâtre Real de Madrid est incroyable jusque dans celui des chœurs.

L'orchestre en cordes et bois baroques est très présent. Le chef adopte des tempi plutôt vifs et la théâtralité se déroule comme par évidence . Le temps est suspendu et le spectacle avance avec beaucoup de vie. Les couleurs de l'orchestre sont très belles surtout les bois et les cuivres. Le tandem Robert Gonella au piano et Christopher Waltham au violoncelle forme un continuo vivifiant . Le fait de monter les musiciens hauts dans la fosse a l'avantage de renforcer la cohésion scène/fosse qui est parfaite mais provoque une trop forte présence des cordes graves au détriment des violons, du moins au parterre. Cette forte présence de l'orchestre qui équilibre à mon sens la théâtralité bouillonnante de la mise en scène n'a pas été du goût de certains. Pour ma part l'orchestre mozartien et un vrai partenaire et parfois un personnage à part entière et j'ai beaucoup aimé l'équilibre obtenu par Attilio Cremonesi. Les Noces est à mon avis l'opéra du Trio Da Ponte qu'il a dirigé au Capitole celui qui lui réussit le mieux.

Ce chef d 'œuvre a fait salle comble avec refus de spectateurs potentiels. Le respect et la vitalité de cette production, son équilibre rare entre chant et théâtre, le travail d 'équipe exemplaire qui est perceptible, en fait un des plus beaux spectacles du Capitole. Cette reprise est bienvenue et n'ayant pas pris une ride je me réjouis d'imaginer revoir un jour cette belle production. .

Compte-rendu, opéra. Toulouse, Capitole, le 17 avril 2016.
Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : Les Nozze di Figaro.
Opera buffa en quatre actes de Lorenzo Da Ponte, d'après La
Folle Journée ou le Mariage de Figaro de Beaumarchais ; créé
le premier mai 1786 à Vienne. Coproduction avec l'Opéra de
Lausanne (2008). Avec : Lucas Maechem, le Comte Alamaviva.
Nadine Koutchner, La Comtesse Almaviva. Dario Solari, Figaro.
Anett Fritsch, Susanna. Ingeborg Gillebo, Cherubino. Jeanette
Fischer, Marcellina. Dimitry Ivaschenko, Bartolo. Gregory
Bonfatti, Don Basilio. Mikeldi Atxalandabaso, Don Curzio.
Elisandra Melian, Barberina. Tiziano Bracci, Antonio. Zena
Baker, Marion Carroué, deux dames. Choeur du Capitole,
direction : Alfonso Caiani. Orchestre National du Capitole de
Toulouse. Attilio Cremonesi, direction musicale. Mise en scène
et scénographie : Marco Arturo Marelli. Collaborateur à la
mise en scène, Enrico de Feo. Costumes, Dagmar Niefind.
Lumières, Friedrich Eggert. Photo : David Herrero